
Entre musique et paroles: la naissance en Italie d'un projet éditorial autour de l'œuvre de Pascal Quignard

Angela Peduto



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6734>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6734

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 118-122

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Angela Peduto, « Entre musique et paroles: la naissance en Italie d'un projet éditorial autour de l'œuvre de Pascal Quignard », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6734> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6734>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Entre musique et paroles: la naissance en Italie d'un projet éditorial autour de l'œuvre de Pascal Quignard

Abstract

Pascal Quignard's work was present in Italy throughout the first half of the 1980s, when Garzanti and Frassinelli published several translations of his books. After, though, the translations began to slow down and over time his work was forgotten. The translations only picked up again in 2014, following an encounter between a psychoanalyst and avid reader of Quignard, and a soprano, the founding director of Analogon, a small publishing house which had thus far been dedicated to music. The «Entelechia» collection was launched, aimed at publishing Pascal Quignard's works. *Bute* was published in December 2014, followed, in January 2016, by *Sull'idea di una comunità di solitari* and the previously unpublished *Vita e morte di Nitardo*. A further publication is planned for early 2017, combining *Triomphe du temps* and *La voix perdue* in one volume. Undoubtedly Pascal Quignard's work will soon be much more prominent in Italy, but this editorial project will always have the privilege of having answered the call of this literature, of having sowed some of its seeds, knowing that the smallest stone thrown in the still waters of a lake will inevitably cause some ripples. For this project to come to light, two worlds had to meet – the world of a musician enchanted by words and the world of an author who left «music in suffering».

Je remercie les organisateurs de m'avoir donné l'opportunité de prendre la parole en cette occasion si belle. Je suis heureuse de retrouver quelques-unes et quelques-uns de ceux avec qui j'ai partagé l'inoubliable expérience de Cerisy en 2014. Et je suis ravie de retrouver Pascal Quignard *in præsentia* après l'avoir fréquenté *in absentia* pendant tout ce temps, en le lisant et le traduisant.

Un an avant Cerisy, en 2013, j'avais décidé d'aller au Havre assister au colloque qui devait se tenir sur *Les lieux de Pascal Quignard*¹. Le Havre, ville complètement détruite pendant la Seconde Guerre Mondiale, est le lieu d'enfance de Pascal Quignard, lieu de ruines, source de création: «Je pense qu'une ville neuve poussant sur un port renaissant anéanti, cela a destiné mes jours. Cela a influencé considérablement ce que j'écris. Les huit volumes parus de mon *Dernier royaume* c'est une immense reconstruction fragile sur des ruines plus toxiques et plus pulvérulentes que toutes les ruines jusque-là effondrées au cours de l'Histoire»².

J'eus aussi le privilège d'assister à la *Médée* que Quignard avait créée avec la merveilleuse danseuse de butô Carlotta Ikeda. Le butô est la danse des ténèbres, née après les cendres et le silence spectral d'Hiroshima, née de la destruction mais aussi de la rébellion créatrice afin de trouver une forme nouvelle de vie. Carlotta Ikeda dansa de façon sublime et bouleversante.

Psychanalyste, je sais combien chaque vie se bâtit sur les ruines de l'enfance, sur le lieu d'un cataclysme originaire dans lequel on peut sombrer – et être irrémédiablement

(1) *Les lieux de Pascal Quignard*, sous la direction de A. COUSIN DE RAVEL, Ch. LAPEYRE-DESSAISON et D. RABATÉ, Paris, Gallimard, 2014.

(2) P. QUIGNARD, *L'estuaire*, in P. QUIGNARD, É. CHAUVIN, A. COUSIN DE RAVEL, P. GENCEY et D. ROUET, *Pascal Quignard, une enfance havraise*, Nolléval, L'écho des vagues, 2013, p. 9.

perdu – ou autour duquel on peut errer, toujours s'arrêtant à ses bords, à jamais poussé par la vague infinie des mots, des images, des sonorités, des rythmes. Qui sera plus visionnaire et rêveur, puisera dans ce lieu pour créer.

En Italie, Pascal Quignard a été présent durant la première moitié des années 90, avec la traduction de *Le salon du Wurtemberg*, 1988; *Les escaliers de Chambord*, 1990; *La leçon de musique*, 1991; *Tous les matins du monde*, 1992; *Le nom sur le bout de la langue*, 1995. En 1997 Adriano Marchetti, professeur de littérature française et poète, organisa à Bologne un colloque dont les actes furent publiés sous le titre *Pascal Quignard. La mise au silence*³. Puis les traductions commencèrent à ralentir: *Vie secrète*, 2001; *Terrasse à Rome*, 2003.

Depuis, plus de traces et, au fil du temps, l'oubli l'a emporté. Les plus âgés se rappellent avec nostalgie le film *Tous les matins du monde*.

Au Havre s'imposa à moi la nécessité de reprendre les traductions; et l'évidence que, pour ce faire, il fallait trouver un éditeur. Étant donné que je n'avais pas de lien avec quelque institution que ce soit, que j'étais totalement étrangère au milieu universitaire et que je n'avais pas la moindre connaissance du monde éditorial ni aucun contact avec lui, c'était folie. C'était même doublement folie, car les éditeurs qui avaient publié Quignard dans les années 90, Garzanti et Frassinelli, se trouvaient à présent englobés dans un gigantesque ensemble éditorial, le groupe RCS, lequel suivait désormais des logiques tout à fait nouvelles. Si l'on ajoute à mon isolement un climat italien de plus en plus somnolent, complaisant envers les logiques de pouvoir, sensible surtout aux indications du marché, réfractaire au risque, on comprendra combien mon idée vit le jour sous les auspices les plus adverses.

Mais le passionné pense que le monde entier, et même les éditeurs, doivent partager sa passion; que celui qui ne réagit pas est simplement prisonnier de son ignorance et qu'il suffit de le libérer en attirant son regard sur l'objet de passion pour qu'il soit pris de contagion. Les mois qui s'ensuivirent devaient porter des coups sévères à cette conviction infantile.

Quoi qu'il en soit, forte de ma passion qui me rendait audacieuse, je demandai à Pascal Quignard quel était le livre qu'il souhaiterait voir traduit en italien. Nous nous connaissions à peine. *Boutès*, me répondit-il. Je l'avais lu, je l'aimais. De plus, la figure du plongeur appartenait à mon enfance. Alors! *Via!* C'était décidé!

Je ne vous ennuierais pas à vous raconter la recherche aussi opiniâtre qu'infructueuse que j'ai conduite, une année entière, avec pour seul soutien l'amitié et la confiance de certaines personnes qui sont ici aujourd'hui.

La réalité éditoriale était bien différente de celle que j'avais imaginée: elle se révélait mystérieuse, incompréhensible et, surtout, inaccessible.

Ce fut un mois avant mon départ pour Cerisy que, de manière inattendue et presque miraculeuse, une voix féminine m'appela. C'était la directrice d'une petite maison d'édition, fondée en 2007. Elle me dit qu'elle désirait intensément publier Quignard, ajoutant qu'une opération éditoriale sérieuse ne pouvait se limiter à un seul titre.

Il faut que je vous parle à présent de cette maison d'édition parce que la psychanalyste que je suis pense que rien n'arrive par hasard et que, comme des coquilles entraînées par la vague, nous sommes toujours emportés par quelque chose qui nous déborde. Ainsi je pense que les rencontres, quand elles ne sont pas sous l'emprise de

(3) *Pascal Quignard. La mise au silence*, sous la direction de A. MARCHETTI, Seyssel, Champ Vallon, 2000.

logiques anonymes comme celles des commerciaux, se basent toujours sur un lien intime et mystérieux, dont la nature peut se révéler aussi bien créatrice que destructrice.

Valentina Valente a, pour ainsi dire, deux vies. Comme moi, en fait. L'une de ces deux vies est celle de musicienne: elle est soprano et a chanté dans les plus grands théâtres italiens et internationaux, du répertoire baroque au contemporain. Elle a été la première interprète de *Lulu* d'Alban Berg, en langue allemande. Parmi ses interprétations les plus récentes, je rappelle l'œuvre du compositeur Ambrosini sur un livret de Daniel Pennac *Il killer di parole*, où elle a été la parole tuée et la dernière "parlante" jeune; je rappelle aussi le drame pour voix et dix-neuf instruments *Le rêve de Diotime*, que Pierre Bartholomée a écrit pour elle sur un texte de Henry Bauchau. Elle a été Antigone dans *Edipe sur la route*, livret de Henry Bauchau. Grande interprète de *Lieder*, elle a réalisé, avec son mari, le pianiste et compositeur Erik Battaglia, la *Schubertiade*, intégrale des *Lieder* de Schubert. Le *Lied*, en allemand, c'est le chant. Le *Lied* est une chanson pour voix et piano où la poésie se transfigure en musique. Le *Lied* est plus qu'un poème chanté: c'est l'étreinte de paroles et de musique.

En 2007 elle décide de fonder avec Erik Battaglia une maison d'édition, Analogon.

Analogon veut, pour commencer, publier un choix des œuvres d'Éric Sams, spécialiste de Shakespeare, musicologue et cryptographe anglais disparu en 2004. Après quoi, le projet éditorial s'élargit, s'enrichit d'œuvres consacrées au *Lied* allemand, à la musique de chambre, à la poésie, au théâtre. À la suite de notre rencontre, la collection «Entelechia» voit le jour, collection destinée à accueillir des œuvres de Pascal Quignard.

Ma tâche aura été, au fond, de faire que ces deux mondes se rejoignent: celui d'une musicienne en-chantée par les paroles et celui d'un écrivain qui a laissé «la musique en souffrance»⁴.

C'est la lecture du livre *Sur l'image qui manque à nos jours*, paru en 2014, qui a inspiré à l'éditrice le nom de la collection. Ce texte bref médite sur l'image qui manque. Qui manque dans chaque image. Qui s'absente. Il médite sur les fantômes. Sur l'instant qui précède l'action. Sur cela qui n'est pas. Quignard évoque une page de Plinie l'Ancien consacrée au mythe de l'origine de la peinture. Dibutade, fille d'un potier de Corinthe, amoureuse d'un jeune homme dont elle est aimée et qui doit la quitter pour un long voyage, se met en tête de conserver de son bien-aimé les linéaments extérieurs; elle trace fidèlement contre la muraille, avec du charbon, à l'aide d'une lampe, l'ombre projetée sur le mur. C'est ainsi que le dessin et la peinture firent leur apparition parmi les humains: «[la jeune femme] ne caresse ni ne presse contre elle le volume de son corps. Elle délimite soigneusement, avec son charbon, le contour de cette répercussion obscure sur la surface de la paroi. Elle ne jouit pas de lui; elle ne profite pas de sa présence; elle n'est même plus avec lui; elle le voit absent; elle le regrette; elle désire cet homme; elle le rêve»⁵.

Or, dans cette pérégrination quant à l'image manquante, certaines pages sont consacrées au mot grec *entelekheia*. Mot difficile qui n'exprime ni une intention, ni une volonté, ni un effort. «L'entéléchie est ce qui rend possible l'accomplissement d'un possible au sein d'autres possibles. Il s'agit d'une poussée qui déborde l'être, qui actualise une potentialité avec laquelle le réel ni la perception ne peuvent rivaliser»; c'est un procès «qui se charge peu à peu du futur, qui va s'augmentant du futur», «une réalisation qui se prépare (et qui prend son temps pour se dégager de ses conditions, de ses "attendus")»⁶.

(4) P. QUIGNARD, *Boutès*, Paris, Galilée, 2008, p. 84.

(5) P. QUIGNARD, *Sur l'image qui manque à nos jours*, Paris, Arléa, 2014, p. 17.

(6) *Ibid.*, p. 40 et p. 41.

Il y a quelque chose de puissant – et même de terrible – dans ce constat d'un processus qui enchevêtre l'inachevé avec l'ombre de l'à-venir et le vertige du possible: on est dans une "absence" qui ne précipite pas encore en une forme cependant qu'elle y aspire, irrésistiblement, inexorablement. Cet horizon d'énigme, d'"ouverture en suspens", ce souffle irrépressible – violent –, qui bouleverse et recompose et bouleverse encore, c'est, je crois, ce qui nous rend insatiables lecteurs de Pascal Quignard. *Entelechia*, qui nomme ainsi la collection, se veut un hommage à cette dimension vertigineuse de l'existence dans laquelle, si l'on y consent – Quignard dirait "si l'on s'abandonne" – on se trouve entraînés.

Bute a paru en décembre 2014. Vous avez à présent sous les yeux *Sull'idea di una comunità di solitari e Vita e morte di Nitardo*; ce dernier est un inédit, qui nous emplit de la plus grande reconnaissance envers Pascal Quignard. Prochainement, réunis en un volume *Triomphe du temps* et *La voix perdue*. Nous aimerions parvenir à publier *Villa Amalia* ou *Les désarçonnés* ou encore *Les solidarités mystérieuses*. Nous ne savons pas si cela sera possible. Nous nous battons contre le manque de ressources financières, la destruction systématique de la culture dont nous sommes témoins tous les jours, et la colonisation de l'espace par les centres de pouvoir, y compris les grands éditeurs. La ténacité, l'amour pour cette œuvre, une certaine inclination visionnaire et les liens d'amitié nous soutiennent. Jusqu'ici, nous avons présenté *Bute* dans des librairies et des acteurs très jeunes, qui découvriraient cet écrivain pour la première fois, ont lu des pages qui ont touché les auditeurs.

Nous ne doutons pas que, dans quelque temps, l'œuvre de Pascal Quignard sera plus largement présente en Italie. Les grands éditeurs vont s'apercevoir de ce qu'ils ont négligé jusqu'ici. La traduction de *La haine de la musique* a paru en septembre 2015 chez EDT, une maison d'édition assez importante. C'est déjà un premier signal.

Quant à nous, j'aime penser que nous garderons le privilège d'avoir répondu à l'appel de cette littérature et d'avoir disséminé quelques graines. Le petit caillou jeté dans l'eau calme du lac provoque toujours une perturbation.

Un dernier point, pour finir: la singulière capacité de cette œuvre à créer des liens.

Bien sûr, je pourrais décliner cette pensée du lien selon plusieurs perspectives. La première, c'est celle dont parle une certaine psychanalyse, que j'aime fréquenter quand je travaille sur les processus de création. On sait que Freud, après la Première Guerre Mondiale, introduisit dans sa spéculation l'idée d'une pulsion de mort. C'est une des grandes fresques – ou des grands mythes – freudiens. Selon quoi, une force fondamentale, une sorte de force cosmique, tend irrésistiblement à reconduire les formes des plus organisées aux moins organisées, le vital à l'inanimé. Il opposa à cet "universel" de la mort un principe de vie, Éros. L'Éros recueille en quelque sorte les espoirs que Freud met dans le travail de la culture (*Kultur*). L'Éros tend à former des unités toujours plus riches et complexes. Il réunit. Il crée des liens. Ainsi, dans ce mythe, ce ne sont pas tant la vie et la mort au sens biologique ou existentiel qui s'affrontent, que, bien plutôt, une force annihilatrice qui détruit ou porte à l'inertie, d'une part, et d'autre part une force créatrice qui unit et pousse au jeu changeant et infini des représentations. À Cerisy, j'ai réfléchi sur le flux métamorphique de la création par rapport à la fixité des noirs abîmes mélancoliques. Aujourd'hui, après la parution de *Critique du jugement*, j'orienterais volontiers mon écoute vers d'autres formes de stérilisation des puissances créatrices du lien. Je vous propose un passage qui exprime la profondeur et le mystère du geste créateur. Quignard évoque un fragment de Nietzsche, *Le Jugement du soir*, contenu dans *Aurore*:

Celui qui réfléchit sur l'œuvre de sa journée,
sur sa vie,

lorsqu'il est arrivé au crépuscule,
 quand il arrive à l'instant où menace la tombée de la nuit,
 au terme de ses jours,
 la fatigue envahit sa pensée,
 la faculté de juger remplace l'activité de créer.
 Le repos, pour la source, est le pire.
 Dieu, en jugeant, a manqué le meilleur moment: la création.
 Dieu, quand il décida, au dernier jour – à la dernière heure du dernier jour –, de juger le monde qu'il
 avait fait, a cessé de percevoir le germe de l'éternité qui devait constituer son seul moment.
 Car l'origine infinie, tel devrait être le sens du mot éternel: le moment où il créait le monde.
 Quelque chose de l'éternité perce encore dans les premiers rayons du jour
 Mais rien ne se décele du surgissement dans l'or sublime du soir.
 Il vaut mieux s'endormir dans la nuit qui vient et,
 se levant avant l'aube,
 guetter le jaillissement de tout le Possible au-delà de l'Être,
 ouvrir les yeux quand l'origine sans fin, soudain, est de retour,
 et rester ébloui⁷.

Si le lien est un opérateur de transformations, il est également à l'œuvre dans ce dialogue entre les arts auquel invite sans cesse l'œuvre de Quignard.

Mais il y a aussi des liens d'amitié qui naissent autour de cette œuvre, qui s'entrelacent et se nouent. Liens d'une «communauté mystérieuse»⁸ et secrète de lecteurs lesquels, certes, se penchent sur les pages silencieuses du livre dans la solitude de leur écoute, mais qui, engagés dans cette aventure littéraire débordante et comme frappés par elle, sont contraints, le temps d'une rencontre, de quitter leur solitude. Ils se retrouvent, ils partagent sans le dire l'inquiétude qui les traverse et les oblige à chercher, à fouiller, à écrire, à traduire... encore... et encore... Toujours il y a quelque chose qui appelle, toujours il y a quelque chose qui manque... Serait-ce l'effet du «traumatisme» auquel nous sommes confrontés face à cette littérature? Irène Fenoglio fait allusion à une expérience d'effraction et de douleur. «Nous en sommes», dit-elle, «tellement lecteurs que nous ne mesurons plus, ou pas toujours, la violence même que cette littérature comporte, l'aspect révolutionnaire de ce qu'elle implique»⁹.

Cette violence «traumatique» à laquelle nous expose une certaine façon de faire de la littérature – ou de faire de la musique, du cinéma, de la danse, en somme de faire de l'art – et dont nous ne sommes pas toujours conscients, appelle un soulagement. On cherche un abri. On cherche l'abri du lien tant affectif que symbolique. L'amitié – cette rencontre énigmatique de deux «je» sur laquelle Quignard médite à partir de Zénon – soutient, dans l'intimité et l'étrangeté, le jeu infiniment démultiplicateur des représentations. Et ce faisant cette «circulation intime»¹⁰ entre deux *singularis* apaise, juste un instant, la douleur face à l'indomesticable.

Au travail silencieux de la pulsion de mort dont parlait Freud, il faut ajouter le travail silencieux et secret de l'amour.

ANGELA PEDUTO

(7) P. QUIGNARD, *Critique du jugement*, Paris, Galilée, 2015, p. 136.

(8) P. QUIGNARD, *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*, Paris, Arléa, 2015, p. 70.

(9) I. FENOGLIO, *Trans-, meta-, des préfixes pollinisant*, in *Pascal Quignard. Translations et métamorphoses*, sous la direction de M. Calle-Gruber, J. Degenève et I. Fenoglio, Paris, Hermann, 2015, p. 32.

(10) P. QUIGNARD, *Avertissement de la seconde édition*, in *Carus*, Paris, Gallimard, 2004, «Folio» (première édition: 1979). Voir aussi P. QUIGNARD, *Leçons de solfège et de piano*, Paris, Arléa, 2013, pp. 33-39.